

CHAPITRE XV

Montfort prêche une retraite générale à l'hôpital Saint-Louis. — L'*Ermitage de Saint-Éloi*. — Nouvelles missions; celle d'Esnandes. — Mission de Courçon; la Séguinière. — Voyage à Paris; il y est persécuté; but de ce voyage. — Il rentre à la Rochelle en passant par Poitiers. — Mission de Mauzé; il tombe malade. — A peine rétabli, il recommence ses missions. Mission de Roussay. — Voyage à Rouen par Nantes et Saint-Lô. — Il rentre à la Rochelle.

(1712-1714)

Après des missions aussi fatigantes que celles dont nous venons de parler, il semble que le missionnaire devait avoir grand besoin de repos; mais le repos, il ne le connut que dans la tombe, ainsi que le porte son épitaphe. Il était de retour à la Rochelle, depuis quelques jours à peine, et déjà nous le trouvons prêchant une retraite générale pour toutes les personnes de la ville, dans l'église de l'hôpital Saint-Louis. Prodigeux fut le nombre des retraitants; prodigieux aussi les fruits de grâce qu'ils recueillirent.

Une jeune mondaine, de bonne famille, Bénigne Pagé, venue, un jour, à l'église pour se moquer du

prédicateur, en sortit convertie et pénitente. Montfort, en voyant cette pauvre Madeleine étalant, au pied de sa chaire, une toilette orgueilleuse et indécente, avait eu pitié de son âme et avait demandé à Dieu sa conversion dans une prière fervente. Elle rentrait, quelques jours après, chez les religieuses de Sainte-Claire. Cet exemple ne fut pas stérile; il contribua au succès des pieux exercices, et fut suivi par d'autres jeunes personnes.

Pour attacher davantage le saint missionnaire au diocèse de la Rochelle, des personnes pieuses eurent alors l'idée de lui offrir une petite maison, dans la paroisse de Saint-Éloi. Ce fut ce qu'il appela lui-même son *ermitage de Saint-Éloi* où, comme jadis à *Saint-Lazare*, dans son pays natal, il aimait à se retirer pour converser seul à seul avec Dieu et s'y livrer à son attrait pour la mortification corporelle¹. C'est de ce petit cénacle que, nouvel apôtre, il sortait bientôt plein d'ardeur pour voler à la conquête des âmes dans les paroisses de Thairé, de Saint-Vivien et d'Esnandes.

Nous ne pouvons malheureusement raconter toutes ces missions en détail. Citons néanmoins un fait qui se passa à la clôture de la dernière. Cette clôture, qui eut lieu *la veille de Noël*, avait attiré à Esnandes un grand nombre d'étrangers. Il en était venu en barque de

¹ C'est dans son ermitage de Saint-Éloi que Montfort composa son *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge*, un des livres les plus admirables qui aient été écrits sur ce sujet, depuis saint Bernard. La règle des Filles de la Sagesse fut aussi rédigée en ce lieu béni.

Saint-Éloi est aujourd'hui la propriété des Filles de la Sagesse. Elles entretiennent avec une affection respectueusement filiale cette humble maison habitée jadis par leur père, et qui est encore tout embaumée de sa piété et de ses vertus.

toute la côte, de Charron, de Saint-Michel-en-l'Herm, et, parmi eux, quelques émissaires de Satan qui se firent remarquer par leur impiété. Un aubergiste, nommé Morcant, avait accueilli chez lui un groupe de ces trouble-fête qui se permettaient de violer publiquement les lois du jeûne et de l'abstinence.

Montfort, averti du scandale, accourt aussitôt pour y mettre ordre; mais ses prières et ses supplications laissent insensibles le maître de la maison et ses convives; il se retire alors, le cœur navré, en lançant contre lui cette malédiction terrible : *Va, malheureux, tu périras misérablement, toi et ta famille !*

Cette fois encore, l'homme de Dieu avait prophétisé.

Il eut beau prier et faire prier pour détourner la vengeance du Ciel qu'il avait appelée sur cette famille; rien n'y fit. Dieu ne voulut pas que l'arrêt prononcé par son serviteur restât sans effet. Quelques jours après cette scène, le malheureux aubergiste fut saisi d'un mal étrange, d'une sorte de tremblement violent contre lequel la médecine se déclara impuissante, et qui ne s'arrêta qu'à sa mort. On ne l'appelait plus que *le tremblant*. Toute sa famille partagea son châtimement et s'éteignit en peu de temps dans le mépris et la misère.

Un fait plus consolant est le magnifique triomphe remporté par Montfort, quelque temps après, à la mission de Courçon.

Cette paroisse était profondément divisée. Médiances, calomnies, injures, guerres et procès étaient à l'ordre du jour. Le curé même n'en était pas exempt. Montfort parut au milieu de ces frères ennemis comme l'ange de la paix. Pour mieux attirer la miséricorde de

Dieu sur eux, il redoubla ses prières et ses austérités; car, tout d'abord, sa parole semblait tomber sur eux comme la semence sur le rocher; puis il les convoqua tous sans exception à un sermon sur un sujet très important. Son appel fut entendu. Il prêcha sur le pardon des injures, et il le fit avec tant de feu et d'onction que, cette fois, les rochers s'amollirent. « Tous les cœurs, dit Clorivière, se trouvèrent subitement changés. Le curé, sans attendre la fin du sermon, se leva, et, après avoir déclaré publiquement ses fautes, demanda humblement pardon à ses paroissiens de son peu de charité et des scandales qu'il leur avait donnés. Le prédicateur sut profiter d'un exemple si touchant, et, reprenant la parole : *Hé quoi ! dit-il, voilà votre pasteur qui désire se réconcilier avec vous et vous demande pardon ; et vous, mes frères, vous qui avez vomis contre lui mille imprécations, vous hésiteriez à le faire !* Il n'avait pas achevé ce peu de mots, qu'on n'entendit plus que gémissements et que sanglots dans tout l'auditoire. Tous les habitants de la paroisse demandaient à grands cris pardon à leur pasteur, qui lui-même fondait en larmes.

« Il s'agissait encore de réconcilier les paroissiens les uns avec les autres; mais, après ce qu'ils venaient de faire, la chose n'était pas difficile. Au premier ordre qu'en donna le missionnaire, les hommes se donnèrent mutuellement le baiser de paix, et les personnes du sexe en firent autant entre elles. »

A dater de ce jour, la paix et la tranquillité régnèrent dans la paroisse. Quel orateur remporta jamais un aussi beau triomphe ! dirons-nous avec le dernier historien du Bienheureux. Au demeurant, de semblables vic-

toires sont moins le fait de l'éloquence que celui de la sainteté.

Dans ce même temps, Montfort prêcha un certain nombre d'autres missions dont Grandet nous a conservé les noms. L'une des plus célèbres fut celle de la Ségui-nière, à une lieue de Cholet, où Montfort trouva un curé modèle qu'il appelait *un curé selon son cœur*. Cette mission du 4 juin 1713 augmenta encore la ferveur de cette excellente paroisse ; mais elle causa une fatigue extrême à l'ardent missionnaire. Il profita de son passage pour restaurer une ancienne chapelle qu'il dédia sous le vocable de *Notre-Dame de toute Patience*. Puis, sans vouloir prendre aucun repos, il partit de là pour Paris.

Le but de ce voyage était de recruter des sujets pour la *compagnie de missionnaires* qu'il voulait établir et charger de continuer son œuvre. Il se rendit, pour cela, au séminaire du Saint-Esprit, fondé par M. l'abbé Desplaces, l'un de ses compatriotes. Ses discours, respirant l'amour du sacrifice et l'amour des âmes, firent une impression profonde sur les élèves. Aussi quelques-uns d'entre eux se décidèrent-ils à se consacrer aux missions, à sa suite et à son exemple ; mais parmi ceux-là, un seul, M. Vatel, travailla avec lui ; les autres ne vinrent se joindre à sa *compagnie* qu'après sa mort.

Son séjour à Paris, qui dura deux mois, fut l'occasion des plus rudes épreuves. Il n'est sorte de persécutions, d'outrages, de moqueries, de mépris, auxquels il n'ait été en butte, et cela, de la part même de ses anciens amis. Une lettre qu'il écrivit, en ce moment, à l'une de ses sœurs, religieuse à Rambervilliers, en laisse transpirer quelque chose. *Je suis*, écrit-il, *comme une*

balle dans un jeu de paume : on ne l'a pas sitôt poussée d'un côté, qu'on la pousse de l'autre en la frappant rudement... Cependant, ma chère sœur, bénissez-en Dieu pour moi, car je suis content et joyeux au milieu de toutes mes souffrances. Et je ne crois pas qu'il y ait rien au monde de plus doux pour moi que la croix la plus amère, quand elle est trempée dans le sang de Jésus crucifié et dans le lait de sa divine Mère...

Au milieu de toutes ces croix, il ne cessa de s'occuper activement de l'objet de son voyage, la fondation de sa *compagnie de missionnaires*. A l'exemple de saint Ignace qui avait établi la *Compagnie de Jésus*, il donna à son institut le nom de *Compagnie de Marie*, et il est probable que c'est à Paris même et non dans l'*ermitage de Saint-Éloi*, comme l'ont pensé quelques historiens, qu'il en traça les premiers règlements.

Sa sainteté, ridiculisée par les jansénistes et leurs amis, ne laissait pas de frapper les âmes simples et droites. Un matin, à une pauvre femme qui venait d'assister à sa messe et lui demandait avec larmes de prier pour son enfant dont la tête était rongée de teigne, il dit ces simples mots : « *Croyez-vous que les ministres de Jésus-Christ aient le pouvoir de guérir, au nom de leur Maître, les différentes maladies ?* — Oui, Monsieur, » répondit la pauvre mère. Montfort mit alors sa main sur la tête de l'enfant et ajouta : *Que le Seigneur vous guérisse, mon enfant, et récompense en vous la foi de votre mère*. Dès l'instant la teigne sécha, tomba, et l'enfant fut guéri.

Peu de jours après, le serviteur de Dieu quittait Paris. En passant par Poitiers, il retrouva, après huit ans d'absence, la sœur Marie-Louise de Jésus dans

toute sa ferveur première et portant toujours avec bonheur, au milieu de mille difficultés, le saint habit dont il l'avait revêtue dix ans auparavant. Mais il était à peine entré dans la ville, que l'évêque, apprenant son arrivée, lui fit intimer l'ordre d'en sortir dans les vingt-quatre heures. Cette courte visite du saint prêtre n'en fut pas moins la source des plus douces consolations pour sa fille spirituelle. Il en profita pour lui adjoindre une compagne dans la personne de M^{lle} Catherine Brunet, dont nous avons déjà parlé, et qui prit le nom de *sœur de la Conception*. Ce fut la seconde fille de la *Sagesse*.

Au commencement de septembre 1713, Montfort était de retour à la Rochelle, et il ouvrait les exercices d'une mission à Mauzé. Le zélé missionnaire ne comptait pas avec la fatigue. Toutefois ses forces ne répondaient plus à l'ardeur de son zèle : il fut atteint, au milieu de cette mission, d'une sérieuse maladie qui mit sa vie en danger.

On le transporta à l'hôpital de la Rochelle. Là, dans les cruelles opérations qu'il dut subir jusqu'à deux fois par jour, on ne l'entendit pas proférer une seule plainte. S'il ouvrait alors la bouche, c'était pour chanter son cantique : *Vive Jésus ! vive sa croix !* Le saint malade offrait ainsi, dans sa personne, un modèle accompli de cette patience, de cet amour des souffrances dont il donnait aux autres de si touchantes leçons. Les médecins eux-mêmes en étaient dans l'admiration.

Enfin il en réchappa comme par miracle, au bout de quelques mois de traitement. Mais, au lieu de donner à la nature qui semblait demander grâce un repos bien

mérité, sa soif du salut des âmes l'emporta. Pour la satisfaire, il usa et abusa même de ses forces à peine recouvrées en prêchant les exercices de la préparation à la mort à Courçon et à l'hôpital de la Rochelle ; puis, au mois de mars 1714, les missions du Vanneau, dans le diocèse de Saintes, de Saint-Christophe, de Vérines, de Saint-Médard, du Gué-d'Alleré, de Saint-Sauveur, de Nuaillé, de la Jarrie, de Croix-Chapeau et de Marennes, dans celui de la Rochelle. On dit même qu'il passa dans l'île d'Oléron¹.

Comme on le voit, les missions succédaient aux missions, et l'homme de Dieu était vraiment comme ces nuées mystérieuses dont parle le prophète, *qui volent*² en répandant çà et là les eaux fécondes de la grâce et fertilisent les cœurs les plus endurcis.

Vers la fin du mois de juin, il prêchait une retraite à la Séguinière et passait dans la paroisse de Roussay, située à l'extrémité septentrionale du diocèse de la Rochelle et dépendant aujourd'hui de celui d'Angers.

La mission de Roussay fut très remarquable par le bien qu'elle produisit et les faits prodigieux qui s'y passèrent.

Le vice dominant de cette localité était l'ivrognerie ; Montfort l'attaqua de front avec une liberté et une

¹ Dans sa *Vie du Bienheureux* (t. IV, 21), l'abbé Quérard, après avoir cité Clorivière sur ce point, ne croit pas que Montfort ait donné de mission dans l'île d'Oléron, qu'il appelle à tort un diocèse ; mais il suppose que le saint missionnaire y alla, dans l'intervalle de ses missions, pour faire visite, dit-il, à son ancien ami et protecteur de Poitiers, M. Révol, qui en était évêque. Le respectable auteur se trompe en confondant l'île d'Oléron avec Oloron, petite ville des Basses-Pyrénées, qui possédait jadis un évêché, et dont effectivement M. Révol fut le cinquante-troisième évêque. (Cf. *Gallia christiana*, t. I^{er}, col. 1280-1281.)

² « Ut nubes volant... » (*Isaïe*, LX, 8.)

véhémence tout apostoliques. Un proverbe notoire dit ce mal sans remède ; le saint missionnaire, qui apportait à la cure des âmes une expérience non moins grande que son zèle, ne le crut pas. Pour en triompher, il eut recours à ses grands moyens, la prière et la mortification ; puis il prêcha fortement, descendit dans l'arène et livra, pour ainsi dire, un combat corps à corps avec les malheureuses victimes de ce vice honteux et dégradant.

Un jour que des buveurs attablés dans une auberge voisine de l'église troublaient la prédication par leurs clameurs et leurs chansons bachiques, on le vit, en effet, descendre de chaire, aller directement au lieu du désordre et en expulser lui-même les tapageurs.

La lutte lui coûta des peines infinies ; mais enfin la victoire fut complète.

Si l'on ajoute foi à de respectables traditions locales, Montfort fut alors soutenu dans ses efforts et consolé dans ses peines par des apparitions fréquentes de sa *bonne Mère*, la très sainte Vierge. Il restaura, à Roussay, une chapelle abandonnée qu'il lui dédia sous le vocable de *Notre-Dame de Pitié*. Il y établit aussi la dévotion du *rosaire*, dont la pratique fut adoptée par les paroisses voisines et s'est maintenue dans la contrée jusqu'à nos jours.

La plantation de la croix de la mission se fit au milieu d'une foule immense qui, vu l'exiguïté relative de l'emplacement, se trouvait massée autour du tertre où devait s'élever le signe de la rédemption. Cette croix, d'un poids proportionné à sa grande dimension, se dressait lentement au-dessus des têtes, quand, tout à coup, par une fausse manœuvre des ouvriers, elle

s'abat lourdement à l'endroit même où le peuple était le plus entassé. Un cri s'échappe de toutes les poitrines et une sorte de reflux instinctif se produit dans les rangs pressés de cette multitude. Qu'était-il arrivé ? Naturellement, la croix, dans sa chute, aurait dû écraser un certain nombre de personnes qui se trouvaient dans l'impossibilité de se retirer assez vite. Il n'en fut rien. Une seule fut atteinte, et encore en fut-elle quitte pour une légère contusion. Évidemment, une prière de Montfort avait obtenu ce miracle de préservation que, lui, dans son humilité, attribua à une protection spéciale de la très sainte Vierge.

Une petite chapelle élevée par une femme pieuse marque aujourd'hui le lieu de l'accident que nous venons de rappeler. On y voit encore une petite statue de la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras, dont le Bienheureux fit présent, durant la mission, à un marguillier de la paroisse, en reconnaissance de ses bons services, et qui a été religieusement conservée par la piété des habitants ¹.

La saison favorable aux missions étant passée, Montfort profita des loisirs que lui permettaient ses travaux apostoliques pour entreprendre un long voyage jusque dans la capitale de la Normandie.

Il prit la route de Nantes, où il ranima en passant la ferveur des pieux associés de la paroisse Saint-Similien, qu'il avait groupés en confrérie sous le nom d'*amis*

¹ Cette dernière chapelle, située à l'entrée du bourg, à l'endroit où débouche la nouvelle route de Saint-André-de-la-Marche, fut construite vers le commencement du siècle, non seulement pour marquer le souvenir dont nous avons parlé, mais surtout en reconnaissance d'une protection spéciale du Bienheureux sur la paroisse de Roussay, pendant la révolution. (*Communication de M. le curé de Roussay.*)

de la croix, se dirigea ensuite sur Rennes, y fit une retraite de huit à dix jours pendant laquelle il médita sur la croix et ses précieux avantages.

Ce fut au sortir de cette retraite, qu'empruntant, pour ainsi dire, le cœur et la main du grand Apôtre des nations, il écrivit son admirable *Lettre circulaire à ses chers amis de la croix de la cité nantaise*. Il voulut par ces lignes les instruire à nouveau et les consoler de ce qu'il ne lui avait pas été permis de leur adresser publiquement la parole sainte, lors de son dernier passage parmi eux. Ainsi c'est à la persécution dont il était sans cesse l'objet de la part de la secte janséniste que nous devons ce beau spécimen écrit de son éloquence apostolique. Les premières lignes de la lettre le disent d'ailleurs clairement. Il obtint de la faire imprimer à Rennes même, pour la répandre et continuer, par ce moyen, à prêcher en tous lieux l'amour de la croix.

De Rennes il poursuivit sa route par Avranches et Saint-Lô. D'abord mal reçu dans cette ville, il y revint peu après et, grâce à l'intervention de quelques amis, se fit autoriser à donner à l'hôpital une retraite qui se transforma bientôt en une mission générale dont voulut profiter la ville entière. « Quel est donc cet étranger, se demandait-on avec étonnement, qui vient d'arriver en notre ville, n'ayant en main qu'un bâton, et qui se fait suivre avec tant d'empressement? » Et la foule se pressait autour de sa chaire, toujours plus nombreuse, toujours plus avide de le voir et de l'entendre. Il n'étonnait pas seulement par sa vertu, mais encore par sa science théologique. Dans des conférences publiques il eut, en effet, à répondre, sans préparation, à plusieurs docteurs qui avaient résolu de l'embarrasser par leurs

objections subtiles ; mais le prédicateur répondit à tout et à tous avec précision et solidité, de manière à exciter l'admiration générale.

En souvenir de cette mission de Saint-Lô, il planta une belle croix sur une petite colline, aux portes de la ville, et y établit sa chère dévotion du *rosaire*. Puis, passant par Caen, il se rendit à Rouen directement et presque d'une seule traite. Le jour où l'apôtre pèlerin entra dans cette ville, il fit six lieues à pied, à jeun, le corps ceint d'une chaîne de fer et portant des bracelets de fer aux bras... Il était si épuisé de fatigue, quand, sur l'heure de midi, il frappa à la porte de son ami, M. Blain, que celui-ci eut peine à le reconnaître.

Nous avons dit précédemment que M. Blain était pour Montfort un ami de collège et de séminaire, un sincère admirateur de ses vertus. Sans les notes défavorables des sulpiciens, de M. Leschassier en particulier, sur la conduite *extraordinaire* de son cher et vénéré condisciple, il est à croire qu'il se serait attaché à sa personne, pour partager ses travaux apostoliques. Montfort comptait sur lui pour sa *compagnie de missionnaires*, et le voyage qu'il avait entrepris n'avait évidemment d'autre but que de le décider à le suivre. Mais sur ce point le zèle de M. Blain s'était considérablement refroidi. Au cours de l'entretien qu'ils eurent ensemble et dont celui-ci nous a conservé une relation très intéressante, il se fit l'écho de tout ce qu'il avait entendu dire de lui et contre lui, discuta amicalement la *singularité de ses manières, de sa vie si pauvre, si dure, si abandonnée à la Providence...*, ajoutant qu'il ne pourrait jamais trouver personne qui voulût le suivre dans cette voie si sublime, trop difficile pour le com-

mun des mortels. Dans toutes ces objections de l'amitié qui se récusent on voit percer les artificieuses critiques des jansénistes et de tous ces chrétiens aux idées étroites qui, de près ou de loin, subissaient alors leur influence néfaste. Pour toute réponse, Montfort montra à son interlocuteur son *Nouveau Testament*, en disant que sa conduite n'était, après tout, qu'une imitation de celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de ses apôtres, dont la vie fut *un scandale et une folie aux Juifs et aux Gentils...* que chacun était libre de suivre une voie moins laborieuse ; mais que la sienne n'en était pas moins la plus courte, la plus sûre, la plus parfaite.

« Dans cette circonstance, il m'avoua aussi, dit M. Blain, que Dieu le favorisait d'une grâce fort particulière, qui était *la présence continuelle de Jésus et de Marie dans le fond de son âme.* » Il ne s'en explique pas davantage ; mais il a fait une allusion manifeste à cette faveur mystérieuse dans ce couplet d'un de ses plus beaux cantiques à la sainte Vierge :

Voici ce qu'on ne pourra croire :
Je la porte au milieu de moi
 Gravée avec des traits de gloire,
 Quoique dans l'obscur de la foi.

Montfort se reposa deux ou trois jours à Rouen, portant partout où il alla l'édification par son maintien ou sa parole d'apôtre et de saint. Au bout de ce temps, voyant qu'il n'obtiendrait pas de son ami ce qu'il en avait espéré, il prit congé de lui et repartit pour la Rochelle.

De ce retour nous ne connaissons que vaguement l'itinéraire et les diverses étapes : les historiens n'en

ont rapporté que quelques épisodes sans préciser ni le lieu ni le temps.

A son départ de Rouen, il prit passage sur *le coche d'eau*, dit Clorivière, c'est-à-dire un bateau, qu'on nommait *la Bouille*, et que M. Blain appelle *une véritable arche de Noé, remplie de toutes sortes d'animaux*, indiquant ainsi en quelle compagnie se trouva momentanément notre saint voyageur. Parmi les deux cents passagers, les uns chantaient, les autres jouaient, blasphémaient ou tenaient les propos les plus libres. Montfort, qui était apôtre partout, avait là une belle occasion d'exercer son zèle ; il n'eut garde d'y manquer. Il entreprit de faire réciter le *rosaire* à cette étrange assemblée. Sa proposition est accueillie par un immense éclat de rire. Il la renouvelle ; on rit encore plus fort. Mais bientôt l'air de sainteté qui rayonnait de toute sa personne triompha de ces esprits légers et railleurs et finit par s'imposer avec un tel empire, que tous récitèrent le *rosaire* en entier avec lui, et furent ensuite captivés par ses pieux entretiens jusqu'à la descente du bateau.

Il n'y a que les saints pour jouer de pareils tours au démon.

Chemin faisant, un samedi, il s'arrêta pour célébrer la sainte messe dans une église de campagne, et fut invité par le curé à prêcher, le lendemain dimanche, qui était le vingt et unième après la Pentecôte. Le missionnaire accepta, prêcha sur l'évangile du jour, mais avec une telle onction et une telle édification, que tous ses auditeurs fondaient en larmes. Le curé, à qui il ne s'était pas fait connaître, insista pour savoir qui il était ; mais l'homme de Dieu se contenta de lui répondre :

Je suis un pauvre prêtre qui cours par le monde dans l'espoir de gagner quelque pauvre âme par mes discours et mes travaux, avec le secours de la grâce de mon bon Maître. Puis il le salua et continua sa route.

Montfort voyageait ordinairement en silence et la tête découverte, par respect pour la présence de Dieu; il méditait et priait sans cesse, les yeux fixés sur son crucifix, qu'il portait toujours à la main.

A trois lieues de Nantes, le frère Nicolas, son compagnon de route, se trouva tellement épuisé de fatigue, qu'il ne pouvait presque plus marcher. Le charitable père s'offrit à le porter sur son dos; mais le pauvre frère s'y refusa et ne voulut accepter que l'appui de son bras. Et encore était-il tout honteux de ce secours, quand aux abords de la ville ils commencèrent à rencontrer un plus grand nombre de personnes. « Mon père, que dira tout ce monde? disait-il à son pieux conducteur. — *Mon fils*, répondait Montfort, *que dira le bon Jésus qui nous regarde?...* »

Après un court séjour à Nantes et un dernier voyage à Rennes, il rentra enfin, en novembre 1714, dans le diocèse de la Rochelle. Il y avait environ trois mois qu'il l'avait quitté et il avait parcouru trois cents lieues, au moins, durant ce laps de temps.

CHAPITRE XVI

Montfort institue les écoles charitables à la Rochelle. — Les frères du Saint-Esprit et les frères de Saint-Gabriel. — Missions de Fouras, de l'île d'Aix, de Saint-Laurent-de-la-Prée. — Il est transfiguré pendant qu'il prêche, le jour de la Purification, à la Rochelle. — Vocation de M. Vatel; la *Compagnie de Marie*. — Missions de Taugon-la-Ronde et de Saint-Amand-sur-Sèvre. — Huit jours à la Séguinière. — Mission de Mervent; sa grotte dans la forêt.

(1714-1715)

La conversion des pécheurs, le soin des pauvres malades et l'éducation des enfants, tels furent les trois objets de l'apostolat de Montfort. Or cet apostolat, il le continue encore de nos jours par trois grandes institutions réunies autour de sa tombe, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, comme une triple couronne de gloire et d'immortalité: par sa compagnie de *Missionnaires* qui, à sa suite, vont réveiller la foi dans les villes et les campagnes; par sa congrégation de *Vierges*, formées à l'école de la divine sagesse pour l'instruction des jeunes filles et le soulagement de toutes les infirmités humaines; par son institut de *Frères* voués à l'éducation chrétienne de l'enfance et dont vingt diocèses recueillent les bienfaits¹.

¹ M^{sr} Freppel (*Discours prononcé aux fêtes de la Béatification*).